

Supplément au SOP N° 48, mai 1980

L'EGLISE ORTHODOXE DANS UN ETAT ATHEE

Les questions que pose aujourd'hui la renaissance religieuse en URSS
par le père Michel MEERSON-AKSENOV

L'EGLISE ORTHODOXE DANS UN ETAT ATHEE

Les questions que pose aujourd'hui la renaissance religieuse en URSS

par le père Michel MEERSON-AKSENOV

Né en 1944 à Moscou, Michel MEERSON-AKSENOV a une formation d'historien. Diplômé de l'université de Moscou, il travaille à l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS et participe activement au mouvement de renaissance religieuse que connaît l'Eglise orthodoxe russe. Après son départ d'URSS, en 1972, il suit les cours de l'Institut de théologie orthodoxe de New-York et de l'Ecole Biblique de Jérusalem. Actuellement, prêtre de paroisse à New-York, il a publié, conjointement avec Boris SHRAGIN, un volume sur La pensée politique, sociale et religieuse du Samizdat russe (The political, Social and Religious Thought of the Russian Samizdat, 624 p., Nordland, 1977). Voir également son article sur L'Eglise en URSS, perspectives pour l'évangélisation, dans ETUDES, 1973, N° 6.

*Texte russe de l'étude ci-dessous dans POSSEV, 1979, N° 8.
Traduction française : PLAMIA, N° 54.*

Aujourd'hui on parle beaucoup de renaissance religieuse en Russie. En liaison avec cette nouvelle réalité spirituelle, nous voudrions indiquer quelle est la problématique de la situation actuelle de l'Eglise orthodoxe en URSS. Dans quelle mesure est-elle capable de recevoir des gens qui se tournent vers elle en partant d'une tout autre vision du monde, en partant d'un autre monde ? Dans quelle mesure est-elle capable de répondre à leurs questions, et, qui plus est, d'être pour eux un guide dans d'autres sphères de leur vie ? Ici surgissent toute une série de problèmes sur lesquels il convient de s'arrêter.

Premièrement, éclairer la corrélation entre la foi et la conscience soviétique, élucider ce que représente en lui-même le phénomène de la conscience collective soviétique par rapport à la conscience chrétienne.

Deuxièmement, analyser les relations entre l'Eglise et la société soviétique : quels sont leurs points de contact sur le plan social, culturel et spirituel.

Troisièmement, comparer les processus intérieurs, la dynamique de la société soviétique et la dynamique - ou même l'absence de dynamique - dans la vie de l'Eglise. En liaison avec cela, il faut indiquer tant les problèmes canoniques et politiques de l'Eglise dans l'Etat soviétique que les tâches théologiques, liturgiques et morales auxquelles l'Eglise se trouve affrontée dans cette société.

Quatrièmement, examiner quelles sont les attentes que peuvent placer dans l'Eglise ceux qui viennent à elle, et parmi ces attentes celles auxquelles - étant donné sa mission propre, sa situation, son histoire - elle ne peut pas répondre.

Enfin cinquièmement, évaluer le rôle des autres Eglises orthodoxes, en particulier l'orthodoxie dans le monde libre, et le rôle du christianisme occidental, dans les changements et améliorations de la vie de l'Eglise en Union Soviétique : quelle aide réelle le christianisme d'au-delà des frontières peut-il apporter à l'Eglise en Russie ?

Il est trop évident que ma contribution n'a pas pour but de répondre à toutes ces questions, mais bien de mettre en lumière la nécessité de les poser. Encore une fois je souligne que je ne prétends pas répondre à ces questions, je veux seulement les soumettre à votre attention.

Les caractéristiques de la conscience soviétique

En ce qui concerne la première question, je propose de définir la conscience soviétique contemporaine comme un sécularisme organisé. A la différence de la mentalité séculière qui règne dans la société qui nous entoure en Occident, - société industrielle et axée sur l'urbanisation -, le sécularisme dans la société soviétique - elle aussi industrielle et urbanisée à sa façon - se caractérise par une programmation totalitaire et une idéologie militante. Ce sécularisme ne s'est pas développé dans la conscience tout naturellement en se tissant avec les traditions et les tendances du passé, mais c'est de façon soudaine, organisée et violente qu'il a été imposé à tout un peuple. Plusieurs générations ont été éduquées, ont été marquées par lui. Ce qui caractérise la conscience soviétique élevée dans l'esprit du sécularisme communiste, ce n'est pas seulement l'idolâtrie de la technique et de la science, l'insensibilité au caractère tragique de l'existence, l'oubli des normes éthiques éternelles et la surdité au sentiment religieux, c'est aussi des attitudes psychologiques déterminées, qui se différencient radicalement du sécularisme occidental.

Avant tout, c'est la psychologie collectiviste, qui remplace la conscience personnelle de la responsabilité propre. C'est cet état d'esprit selon lequel l'homme soviétique, ayant grandi dans un système déterminé de valeurs et de modèles de conduite, est enclin en toute occasion à transférer sa responsabilité propre à n'importe quelles forces et groupes impersonnels.

Ensuite, c'est la psychologie étatiste, qui voit la source et le centre de toute la dynamique historique, politique et sociale, non dans la personnalité ni non plus dans des sociétés et des associations particulières d'individus, mais dans l'Etat. Cela étant, l'Etat est considéré comme la réalité dynamique fondamentale aussi bien dans le sens positif que dans le sens négatif : c'est-à-dire que tous, et ceux qui soutiennent le système de l'Etat existant et ceux qui le nient, voient dans l'Etat la source décisive de la dynamique historique.

Un autre élément essentiel de la conscience soviétique, c'est la représentation dualiste du monde qui suppose que ce monde se divise en deux catégories noir et blanc : les amis et les ennemis. En l'occurrence j'ai en vue non l'idéologie parce que cette dernière peut changer, mais cette attitude psychologique avec laquelle l'homme aborde le monde qui l'entoure. Le monde cesse d'être considéré comme un organisme dans lequel réagissent des principes différents, mais un seul tout dans lequel le mal est mélangé au bien, ou selon la parabole évangélique comme un champ où poussent pêle-mêle le froment et l'ivraie. La conscience soviétique voit dans le monde deux forces antagonistes, l'une représentant le bien, l'autre le mal : elles mènent l'une contre l'autre un combat incessant, et le sens de l'histoire c'est la victoire du bon côté sur le mauvais, du blanc sur le noir. Alors, l'important c'est pas tant de savoir qui mérite telle ou telle appellation que de savoir qu'entre ces deux forces il ne peut y avoir d'autre relation que le combat.

A cette vision dualiste du monde est lié le dernier trait sur lequel je veux m'arrêter, à savoir la psychologie du maximalisme idéologique. Cette conception du monde ne permet pas à l'homme de rester seul avec lui-même. Lorsqu'il sort d'un système idéologique, il en cherche nécessairement le substitut dans un autre. Si je mentionne ce point précisément ici c'est que, semble-t-il, cela aidera à comprendre ces attentes que l'homme soviétique, se tournant de l'athéisme vers le christianisme, place dans l'Eglise. Il veut voir en elle une autre idéologie, qui doit, en plénitude, remplacer l'idéologie qu'il a quittée.

Eglise et société

Après avoir dégagé ces quatre traits, à mon avis caractéristiques de la conscience soviétique, je passe au deuxième thème : la relation de l'Eglise et de la société. Cette relation trouve son expression dans leur séparation radicale. Comme on le sait, un des premiers décrets soviétiques proclama la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Si nous considérons ce que représente en soi l'Etat soviétique, nous voyons que cet Etat outrepassa largement les limites de la fonction étatique en tant que telle et qu'il englobe en lui-même toute la société, en réglant tous les aspects de la vie sociale. Ainsi, cette limite qui, normalement, existe entre Etat et société se trouve ici - du moins dans le modèle communiste idéal - effacée. En fin de compte, la séparation de l'Eglise et de l'Etat devient séparation de l'Eglise et de la société, séparation de l'Eglise et de toute la vie de la société. C'est cela que le pouvoir s'est efforcé d'atteindre au long des soixante ans de son existence, et il y a réussi à un degré remarquable.

L'Eglise a été réellement séparée de la vie de tout le reste de la société et cela de diverses manières : d'abord en persécutant le clergé et en provoquant des schismes, ensuite en multipliant les répressions et en renforçant légalement l'isolement du clergé, enfin en persécutant la foi et les fidèles de toutes les couches de la population qui peu à peu furent prisonniers de la dynamique sociale. Par toutes ces actions, le pouvoir a réussi à localiser l'Eglise à la périphérie de la société soviétique. Les couches de la société qui sont surtout touchées par l'Eglise, ce sont les vieilles femmes et les retraités, des gens qui déjà ne participent plus à la vie active et de qui ne dépend plus grand chose. On peut presque dire que l'Eglise orthodoxe ne rencontre l'homme soviétique que deux fois dans sa vie : à son baptême et à ses obsèques, c'est-à-dire seulement aux frontières extrêmes de l'existence terrestre, sans lui assigner une participation réelle à la vie en tant que chrétien.

De là vient que l'Eglise et la société soviétique n'ont presque pas de contacts. Elles existent côte à côte, sans faire attention l'une à l'autre. Entre le monde ecclésiastique - qui s'est gardé dans l'attachement à la tradition - et le monde extérieur - qui est soumis bon gré mal gré à la dynamique - s'est élevée une barrière culturelle, linguistique et conceptuelle. Dans la mesure où le pouvoir a réussi à exclure l'Eglise du réseau artériel de la société en son entier, et du fait que la hiérarchie ecclésiastique a soutenu des tendances conservatrices et isolationnistes, l'Eglise s'est enfermée dans son univers particulier de liturgie et de prière, en évitant tous les problèmes contemporains. Si nous regardons la masse des croyants et la majeure portion du clergé russe, nous voyons alors que leur monde ecclésiastique a très peu de points de contact avec la vie contemporaine, et même en particulier avec la vie qu'ils mènent personnellement par-delà les murs de l'Eglise dans la société soviétique.

Comment en est-on arrivé là ? Il faut se rappeler que, déjà à l'aube du siècle, avant la révolution, l'Eglise orthodoxe russe vivait une crise profonde, résultant de son retard sur les rythmes de la vie de la société russe à cette époque. Cette crise poussait l'Eglise aux réformes, au renouvellement : le concile de 1917-1918 se posa précisément ce problème. L'effondrement politique lors de la révolution bolchevique ne permit pas de réaliser ces réformes. C'est autre chose qui se produisit : les forces de l'Eglise, les unes favorables et les autres opposées aux réformes, si divisèrent. Et il en résulta que ceux qui espéraient réaliser les réformes avec l'aide du pouvoir révolutionnaire - qui leur donnait espoir - se retrouvèrent comme des pions sur l'échiquier du combat politique où l'initiative n'était plus entre leurs mains. Il ne vaut pas la peine de parler ici de ceux qui, grâce au slogan du nécessaire renouvellement de l'Eglise et par le biais d'une collaboration avec la Tcheka, réglaient leurs propres comptes et poursuivaient leurs propres buts.

L'Eglise orthodoxe, avec à sa tête le patriarche Tikhon, se posa elle aussi le problème des réformes nécessaires. Pourtant, dans cette tempête qui prit la Russie dans son tourbillon, il est compréhensible que le patriarche et les autres leaders de l'Eglise aient repoussé ce problème à un temps plus paisible.

Divisant l'Eglise en désorientant, au moins pour un temps, le peuple orthodoxe, le mouvement de rénovation quelles qu'aient été ses motivations, aida en pratique le pouvoir à déstructurer l'Eglise et à exercer une répression sur tout le clergé. Avec le mouvement "serguévien" (le groupe ecclésiastique du métropolite Sergo Stragorodski) le mouvement de rénovation triompha politiquement après avoir renoncé à toutes ses ambitions réformatrices et être revenu à un conservatisme liturgique et pratique.

Il en résulta que l'Eglise orthodoxe, telle qu'elle existe actuellement en URSS, telle qu'elle apparaît comme le fruit de la politique serguévienne et telle qu'elle a pris forme avec le rétablissement du Patriarcat de Moscou en 1943, a réuni en elle deux tendances : d'un côté elle a hérité du mouvement de rénovation la tendance à soutenir l'Etat athée, d'un autre côté elle a gardé le conservatisme de la période synodale de son histoire.

Dynamique soviétique et dynamique ecclésiale

Ainsi, nous voyons un étrange tableau : la dynamique de la société soviétique juxtaposée à la statique du monde ecclésial. Cela n'est absolument pas la faute de l'Eglise dans la Russie soviétique, où la seule dynamique accessible au clergé était la dynamique du "martyre". En fait après les trois grandes vagues de persécution contre l'Eglise - dans les années 20 puis dans les années 30 et enfin sous Khrouchtchev -, l'Eglise consacra le meilleur de ses forces à s'opposer à la pression de l'Etat athée afin de conserver ne serait-ce qu'un tout petit champ d'action.

Néanmoins, nous devons enregistrer un fait : après des décennies de pouvoir soviétique, la société a subi d'énormes changements. Ici il faut évoquer l'industrialisation, la migration de la Russie paysanne dans les villes et par le fait même l'assimilation à une tout autre façon de vivre : celle où, en échange d'une conscience enfermée dans son univers paysan, on passa à une conscience urbaine dans laquelle règnent les "média" (cinéma, radio, télévision).

L'Eglise, elle, se conserve de façon artificielle au niveau du siècle passé, mais, malheureusement, sans l'instruction et la culture d'alors. La situation de dépendance de l'Eglise gèle en elle tous les processus de développement. En l'absence de périodiques ecclésiastiques, de congrès épiscopaux, de synodes, en l'absence d'une vie monastique et paroissiale normale, le clergé se trouve nécessairement confiné dans le cercle étroit des membres de la famille et des paroissiens de confiance, il est isolé dans son tout petit monde, à la périphérie de la vie sociale.

Comment s'est produite une si complète soumission de l'Eglise au contrôle de l'Etat ? Après les persécutions sanglantes contre l'Eglise dans les années 20 et 30, le régime a utilisé la structure canonique de l'Eglise et l'héritage de ses rapports avec l'empire, pour la soumettre à son contrôle.

L'Eglise orthodoxe russe, comme toute Eglise orthodoxe, est une Eglise locale avec à sa tête son patriarche et son épiscopat. En vertu de la structure hiérarchique, l'Eglise s'édifie par le haut et non par le bas. Aucun prêtre ne peut être ordonné sans évêque, aucun évêque ne peut être désigné sans l'accord du patriarche et du collège des archevêques.

Pourtant, la structure hiérarchique de l'Eglise n'aurait pas pu être un obstacle à sa vie normale ni être un instrument de son asservissement si d'autres conditions fondamentales de l'orthodoxie avaient été observées : la direction conciliaire (*соборное*), selon laquelle l'Eglise locale est régulièrement dirigée par des conciles au cours desquels les affaires de l'Eglise sont décidées par l'Episcopat avec son clergé et des représentants du peuple des fidèles ; et l'esprit universel (*кафоличность*), l'esprit conciliaire (*соборность*), en ce sens que chaque Eglise locale est transparente et ouverte à l'aide et au soutien mais aussi au jugement des autres Eglises locales, dans la mesure où la plénitude de l'orthodoxie est donnée à l'Eglise dans son universalité, c'est-à-dire dans l'unité des Eglises locales.

N'ayant pas respecté ces deux conditions - la direction conciliaire et l'esprit universel -, ayant privé l'Eglise de la possibilité de se réunir et l'ayant coupée des autres Eglises orthodoxes, le nouveau pouvoir put faire d'elle une Eglise complètement désarmée. Désormais, le régime pouvait utiliser à ses propres fins le principe de la structure hiérarchique de l'Eglise. Et la personne de Staline, le régime soviétique comprit qu'il n'était pas nécessaire de persécuter l'Eglise par des persécutions sanglantes qui provoquaient le mécontentement de l'Occident, qu'il n'était pas nécessaire de la détruire physiquement pour "la rendre inoffensive" du point de vue communiste. Il suffisait de contrôler entièrement la hiérarchie ecclésiastique pour tenir sous son contrôle toute l'activité de l'Eglise. Pour faire cela, Staline se servit d'une structure déjà toute préparée durant les deux siècles de la période synodale : le Département des affaires religieuses avec à sa tête un fonctionnaire de l'Etat, l'"Ober-Prokurator" du synode. Seulement aujourd'hui il n'y a plus de Département des affaires religieuses de l'empire orthodoxe, mais c'est la bureaucratie de l'Etat totalitaire, idéologique et athée qui s'est mise à diriger l'Eglise en la personne du Soviet pour les affaires religieuses, responsable de la surveillance de l'Eglise à tous les niveaux, depuis le patriarche jusqu'à la paroisse.

Ce que l'on appelle "enregistrement" de l'Eglise par l'Etat, sans quoi aucune communauté de croyants ne peut exister, aucune personne du clergé ne peut célébrer, apparaît non comme un acte formel d'"enregistrement" d'une nouvelle communauté ecclésiastique ou d'un prêtre nouvellement ordonné, mais comme une sanction, une décision que l'Etat peut donner ou ne pas donner. Ainsi l'Eglise s'est-elle trouvée entièrement sous le contrôle de l'Etat, dans la mesure où chaque diacre, chaque prêtre, chaque évêque a besoin de la sanction d'un fonctionnaire soviétique pour recevoir sa charge, pour recevoir une paroisse ou un diocèse, pour pouvoir célébrer une fonction sacrée. En vertu de cette dépendance, le régime soviétique a obtenu le plein contrôle sur la vie intérieure de l'Eglise et il a appris à se servir d'elle, même pour ses objectifs de politique étrangère.

Quelle issue reste-t-il à l'Eglise dans cette situation ? Ou bien sa position est-elle complètement sans issue ?

Selon certains, la seule issue semble être "l'Eglise des catacombes". Seulement est-elle possible aujourd'hui ? L'existence de l'Eglise des catacombes, au cours des années 20, 30 et même 40, ne fait pas de doute. Durant ces années, toute l'Eglise orthodoxe russe, en ne reconnaissant pas le métropolitain Serge Stragorodski comme son chef légitime, était en un certain sens Eglise des catacombes : elle n'était pas reconnue par l'Etat et elle était soumise par lui à des persécutions quasiment continues. Les prêtres, les évêques, les simples fidèles remplirent les camps et les lointains lieux d'exil. Pourtant l'Eglise, même dans des conditions de persécution, continua à vivre de la vie de grâce des sacrements, conservant sa structure ecclésiastique et son sacerdoce apostolique. Etant Eglise des catacombes et persécutée, elle avait encore assez de forces ecclésiastiques pour ne pas dégénérer en secte. Son existence de catacombe était provoquée par l'impossibilité de continuer dans la légalité une vie ecclésiastique, avec sa hiérarchie, ses sacrements, son culte, ses séminaires et ses monastères. L'épiscopat et le clergé de l'ancienne école étaient encore assez nombreux pour maintenir la vie de l'Eglise, même dans les conditions de non-reconnaissance de la part de la direction supérieure de l'Eglise, celle du métropolitain Serge qui bénéficiait, au prix d'innombrables concessions, de la protection de l'Etat athée.

Le concordat du régime avec l'Eglise pendant la guerre, le rétablissement du Patriarcat (en partie selon des méthodes soviétiques) avec pour patriarche le métropolitain Serge lors du synode officiel des évêques, ainsi que l'ouverture d'églises, de monastères et de séminaires après la guerre, changèrent la situation. L'Eglise fut rétablie comme corps canonique, reconnue par l'Etat, capable de prendre en charge des dizaines de millions de fidèles dans 20.000 paroisses (ouvertes de préférence à l'ouest du pays), et cette Eglise fut reconnue comme seule légitime et canonique par de nombreuses personnalités religieuses qui auparavant ne faisaient pas "mémoire" du métropolitain Serge à la liturgie, et par d'autres groupes ecclé-

siastiques. Dans cette Eglise rentrèrent ceux qui revenaient des camps et d'exil, archiprêtres, clergé et fidèles qui avaient survécu. Après cela, l'Eglise des catacombes, en tant que corps canonique, en tant qu'espèce de gouvernail de la vie spirituelle, cessa d'exister. Des groupes isolés, naguère orthodoxes, ne s'étant pas rattachés à l'Eglise patriarcale et, raison des circonstances, ont peu à peu dégénéré en sectes, privées de la possibilité de porter la vie eucharistique, c'est-à-dire précisément ce qui fait que l'Eglise est l'Eglise.

Dans la période stalinienne d'après-guerre, on exigeait de l'Eglise la loyauté envers le régime et la collaboration dans les questions stratégiques de la politique étrangère soviétique que l'on appelait alors "le combat pour la paix". L'Eglise fut d'accord pour payer ce prix en échange d'une relative liberté de culte et d'un statut quasiment privilégié dans les conditions d'un empire totalitaire athée.

La persécution khrouchtchéviennne des années 60 atteignit l'Eglise à l'improviste alors qu'il ne restait plus rien de ces forces anciennes qui avaient encore participé au combat pour son indépendance dans les années 20 et 30. Les évêques et les prêtres de la vieille école ou bien avaient vieilli ou bien avaient péri ; les plus fermes et les plus représentatifs parmi eux avaient été anéantis, il y a bien longtemps, lors de la terreur stalinienne. En vingt ans d'existence officielle dans l'Etat soviétique, la haute Eglise avait perdu la possibilité de mener une existence de catacombe. Il n'y avait pas de hiérarchie qui pût répondre à la persécution khrouchtchéviennne en organisant une Eglise souterraine, par ailleurs impensable dans le cadre rigoureux d'un Etat totalitaire. Quiconque est familier de ces conditions et de la structure interne de l'Eglise orthodoxe en Union Soviétique comprend l'impossibilité de "catacombes" orthodoxes dans ce pays et en notre temps. C'est pourquoi la persécution khrouchtchéviennne - qui a fermé presque les deux tiers des églises, séminaires et monastères existants -, a laissé l'Eglise sans défense et sans voix. Elle n'avait pas de sous-sol ou aller, elle n'avait pas de moyens pour se protéger autrement de la politique de l'Etat, elle dépendait entièrement de la pitié de celui-ci et de l'intérêt qu'il portait à l'opinion internationale.

On peut sans hésiter dire que, pendant ces soixante années, l'Eglise est devenue une partie de la société soviétique, mais la partie la plus dépourvue de droits, celle qui a pu préserver son identité encore moins que tous les autres groupes de la population opprimée par l'Etat. Comme l'a un jour remarqué le Père Serge Jeloudkov : l'Eglise ne peut pas être un îlot de liberté dans un Etat totalitaire, tout comme il ne peut y avoir en lui d'autres îlots comme, par exemple, une libre union des architectes ou des écrivains.

Et c'est précisément du fait que l'Eglise possède son propre message, sa propre structure et sa hiérarchie, qu'elle suscite un contrôle particulièrement strict de la part de l'Etat totalitaire.

Que peut-on attendre de l'Eglise en URSS ?

Voilà pourquoi il faut dire quelques mots des espoirs que les dissidents mettent dans l'Eglise. Il est significatif que l'une des premières discussions qui se soit élevée à propos de l'Eglise soit la question de l'Episcopat et du Patriarcat : sont-ils légitimes ou non, sont-ils bons ou mauvais ? Voilà l'une des discussions centrales menées dans les cercles de la renaissance orthodoxe. Qu'est-ce qui a suscité la position même de la question ? C'est probablement que l'actuelle intelligentsia de l'Eglise est constituée par des gens de formation soviétique et que tous nous avons été élevés dans un climat de désinformation au sujet de la vie de l'Eglise. L'homme soviétique majorait l'indépendance de l'Eglise dans la mesure où, dans le contexte de l'éducation soviétique, elle était toujours présentée comme "un dangereux ennemi de classe", jamais somnolent, toujours insidieux. On ignorait l'histoire sanglante de l'Eglise au cours de la période soviétique. Peu de gens se représentaient le calvaire que l'Eglise russe avait vécu pendant ces décennies.

Peu de gens se représentaient le degré de dépendance à l'égard des pouvoirs locaux, le degré d'absence de droits où se trouvait la hiérarchie, tout le degré d'impulsance du peuple orthodoxe dispersé, désorganisé, dépourvu de droits, devant la terreur de l'Etat totalitaire.

D'un autre côté, nous avons été élevés dans une conscience soviétique qui se veut totale et habitués à ce que cette idéologie ait son leader - le parti communiste et ses dirigeants. Une fois devenus chrétiens, nous continuons à reconnaître analogiquement un rôle de leader à la hiérarchie de l'Eglise ; nous attendons, souvent inconsciemment, de la hiérarchie de l'Eglise, du patriarche, qu'ils se mettent à jouer le rôle de je ne sais quel comité central orthodoxe qui s'oppose au Comité central communiste dans le combat pour la vraie idéologie. Derrière cette attente se trouve, établie dès l'enfance, la référence à l'Eglise comme au puissant "ennemi de classe" ; mais il y a en outre ce que nous connaissons bien : le complexe soviétique de dépersonnalisation, l'absence de responsabilité personnelle, la tentative inconsciente d'échanger une conscience collective - avec son absence de personnalité et de responsabilité - contre une autre conscience collective. Nous ne voulons pas reconnaître que l'Eglise ne saurait être rien d'autre que ce qu'elle est, ce que l'ont faite ses membres eux-mêmes. L'Eglise c'est nous, et c'est à travers ce que nous en montrons que l'Eglise est perçue.

Voilà pourquoi l'Eglise orthodoxe russe dépend de ces processus libérateurs, de ce mouvement pour les droits du citoyen - en particulier pour la liberté religieuse - qui ont commencé et qui sont en marche dans la société soviétique. Le mouvement pour l'élargissement des droits de l'Eglise et son autonomie par rapport à l'Etat, commencé par les prêtres, le P. Echilmann et le P. Yakouline, et l'action du Comité chrétien pour la défense des droits des croyants, pour ne nommer que quelques-uns, voilà le courant de défense des droits qui a pénétré dans l'Eglise à partir de la société civile séculière.

Un fait analogue a affecté l'Eglise déjà au début de notre siècle. Dans la courte période de libéralisation, entre 1905 et 1917, le processus général de démocratisation et de pluralisme de la société russe, la croissance de sa conscience civique et de son indépendance politique avaient influencé même l'Eglise. Pour une courte période, la renaissance de la conscience conciliaire, le réformisme créateur de la réflexion théologique et le réveil du sentiment de responsabilité sociale de l'Eglise saisirent de larges cercles orthodoxes depuis les fidèles et le clergé paroissial jusqu'à l'Episcopat russe. La démocratisation de la société exerça une influence directe sur la renaissance de l'esprit conciliaire de l'Eglise, et, sans cette période de libertés civiles, même le concile local de l'Eglise russe de 1917-1918 n'aurait pas été pensable.

De cette façon, nous voyons que le problème des réformes a été posé à l'Eglise dès avant la révolution, mais le cours, ou plutôt la rupture, de l'histoire n'a pas permis leur réalisation. Aujourd'hui, probablement plus encore qu'il y a soixante ans, l'Eglise a besoin de réformes. Pourtant il n'est pas question de réformes en allant dans le sens d'une modernisation suspecte, mais en s'orientant vers ces sources ecclésiales propres aux premiers chrétiens, vers une renaissance des fondements de la liberté de l'Eglise, à savoir l'efficiencia et l'apostolat : vers une renaissance de l'esprit conciliaire et de l'esprit universel.

Je suis persuadé que le chemin d'une renaissance de la structure universelle de l'orthodoxie dans la Russie d'aujourd'hui passe aussi par la démocratisation de la société soviétique, par son engagement dans le mouvement mondial pour les droits civiques.

Rôle des autres Eglises orthodoxes et du christianisme occidental

Ici il faut parler aussi du rôle de l'orthodoxie universelle, en particulier de l'orthodoxie occidentale. Nous ne devons pas oublier que l'orthodoxie, c'est l'universelle unité des Eglises locales qui apparaissent comme les membres d'un seul corps, et que la crise vécue par une Eglise se répercute sur toutes les autres.

Inversement, toute croissance et toute augmentation dans une Eglise locale se répercutent de la même façon sur les autres. De fait, la tragédie de l'Eglise russe ne s'est pas produite sans une aide et une connivence des autres Eglises locales. Nous savons que les autres Eglises orthodoxes avaient soutenu le gouvernement russe quand il avait introduit la réforme de Pierre, mais, deux cents ans plus tard, les Eglises autocéphales les unes après les autres ont fermé les yeux sur ce qui advenait à l'Eglise orthodoxe russe après la révolution et même elles ont reconnu l'Eglise Rénovée.

L'esprit universel, cette condition de l'orthodoxie, bien qu'elle ait été théologiquement observée à toutes les époques de l'histoire orthodoxe, n'avait, ces derniers siècles, aucune influence de fait, pour autant que toutes les Eglises orthodoxes, à l'exception de la russe, se trouvaient sous le joug des gouvernements musulmans et qu'elles avaient elles-mêmes perdu le principe de la communion conciliaire. L'Eglise orthodoxe russe, tout en se trouvant sous le contrôle de l'Etat et privée du Patriarcat, était la seule à posséder quelques relatives libertés.

Notre siècle témoigne de la naissance d'Eglises orthodoxes autonomes et autocéphales dans les pays libres, dans lesquels l'orthodoxie reçoit la possibilité de revenir au principe de gouvernement conciliaire. Grâce aux contacts entre les Eglises orthodoxes, fût-ce à travers les canaux du mouvement œcuménique, est rendue possible la renaissance d'une autre condition substantielle de l'orthodoxie : la renaissance de l'esprit universel qui se réalise par le jeu des relations entre les Eglises locales. L'existence de ce fait a une énorme influence jusque sur l'Eglise orthodoxe russe.

En ce qui concerne les moyens dont dispose la chrétienté universelle pour influencer sur la situation de l'Eglise orthodoxe russe, il faut dire que l'opinion publique occidentale a déjà démontré la possibilité qu'elle a de forcer le régime soviétique à toutes sortes de concessions libérales.

Je pense que la mobilisation de l'opinion publique chrétienne, de la solidarité chrétienne dans le monde entier autour des problèmes de la liberté religieuse (comme une des libertés fondamentales et un des droits principaux de l'homme) exercerait, pour améliorer la situation religieuse en Union Soviétique une influence telle que, dans une perspective à long terme, il est même impossible d'en prédire l'ampleur.

Dans l'Eglise américaine nous faisons malheureusement très peu pour l'Eglise russe. Certes notre Eglise a participé à la fondation du Comité américain pour la défense des droits des croyants (cf. Posev, N° 12, 1978) et au niveau des contacts personnels, notre Eglise, assurément, entretient certains liens avec des orthodoxes en Union Soviétique. Tout cela est encore très peu de choses, et un tel sujet mérite une particulière attention.

Pour conclure cet exposé je tiens à redire ce qui a été affirmé en commençant : cette présentation ne prétend pas tout dire sur la situation religieuse en Union Soviétique mais elle cherche à préciser quelques caractéristiques, quelques constantes qui sont d'autant plus importantes qu'elles sont moins connues en Occident et parfois moins conscientes en URSS.

Après la reprise de la persécution religieuse - sous la forme de l'arrestation des leaders de l'opposition religieuse -, il faut redire avec plus de force encore que la situation de l'Eglise orthodoxe russe dépend, dans une très large mesure, de la solidarité que les chrétiens sauront manifester envers leurs frères d'URSS. Cette solidarité concerne d'abord et avant tout l'Orthodoxie universelle, mais le rôle des catholiques et des protestants peut être lui aussi, un élément déterminant de la vie religieuse dans la Russie de demain.